

LA VIE DES SPECTACLES

AUJOURD'HUI
SUR LES ÉCRANS

« In Custody »

Ismail Merchant : plaidoyer pour la langue ourdou

Depuis trente ans, cet Indien cosmopolite produit les films de James Ivory. Il signe aujourd'hui son premier film. En forme d'avertissement.

Citoyen du monde élevé dans la culture indo-américaine, vivant entre Bombay, New York, Londres et Paris, le producteur-réalisateur Ismail Merchant se sent d'abord profondément indien. Attaché à sa mère-patrie vaste comme un continent et riche d'un patrimoine culturel menacé d'extinction, le fidèle producteur de James Ivory passe aujourd'hui derrière la caméra. Pour tenter de préserver les derniers vestiges de la grandeur de l'Inde et tout particulièrement de l'ourdou, la langue des poètes qui berça son enfance.

Un langage de conteur

Après avoir réalisé deux films pour la télévision (*Mahatma and the bad boy*, un court métrage et *The courtesans of Bombay*, un long métrage), Ismail Merchant porte au grand écran *In custody* (un héritage exorbitant), le roman d'Anita Desai (éditions Stock). Histoire de Deven (Om Puri), professeur de lettres dans un collège de province du nord de l'Inde passionné de poésie ourdou menacée de disparition. Afin d'en garder le témoignage, Deven se livre à l'enregistrement magnétique des « ghazal », ces poèmes traditionnels sentimentaux ou érotiques de la littérature ourdou et des commentateurs de Nur (Sushma Kapoor), dernier grand poète ourdou encore vivant.

« Je désirais depuis longtemps réaliser un film sur ce thème qui me tient profondément à cœur », explique Ismail Merchant. Fils d'un industriel du textile de Bombay et musulman, il a été élevé dans la langue ourdou. Une langue du nord de l'Inde venue de Persie, introduite au XVI^e siècle par les princes



Ismail Merchant, chanteur d'une culture menacée, et l'actrice Sushma Seth. (DR)

Moghols. C'est un langage de conteur particulièrement gracieux, lyrique, qui a donné les plus beaux poèmes d'amour et les pamphlets acacia les plus enflammés. Une envoiante psalmodie, une musique qui, à l'instar du sitar, emporte l'âme et les sens et qu'il faut préserver de l'oubli. Je profite encore pour rendre hommage à Faiz Ahmed Faiz, le plus grand poète ourdou du XX^e siècle disparu en 1975.

Comme Sayaljit Ray dans *Le Salon de musique*, Ismail Merchant évoque une Inde en mutation, qui, à peine sortie du Moyen Âge, se retrouve propulsée dans le XIX^e siècle en abandonnant tout ce qui faisait sa grandeur et sa singularité : sa culture ancestrale, la puissance de sa force mystique, ses langues.

Dans les années qui ont précédé son indépendance acquise en 1947, la société indienne a connu bien des bouleversements liés aux changements de conditions de vie et au développement de l'influence de l'éducation européenne. Les écrivains trouvaient alors d'autres sources d'inspiration. Les poètes et écrivains ourdou, qui ne dépendaient plus du patronage des princes moghols, trouvaient un nouveau souffle, notamment dans la critique sociale.

Aujourd'hui l'Inde est devenue la langue nationale. Le bengali, le gujarati, l'ourdou, tous les dialectes des différents États indiens se trouvent menacés d'extinction. L'ourdou, au premier chef, car il demeure l'apanage des musulmans dans un pays politiquement et culturellement divisé.

Tout le film d'Ismail Merchant repose sur la lente disparition de cet héritage sans prix.

Brigitte BAUDIN

MUSIQUE

Natalia Gutman
au Théâtre des Champs-Élysées
Et l'émotion ?

Grande prêtresse toute vêtue de noir, hiératique, irréprochable et comme allergique au moindre sourire, Natalia Gutman enfile les six *Suites pour violoncelle* de Jean-Sébastien Bach avec les atouts d'une technique magnifique et d'un sens indiscutable du phrasé. Se refusant aux plus petits effets, elle veut laisser la ligne musicale nous toucher par sa seule pureté, comme une épure dérogée de toute score.

C'est assurément très beau, mais on ne sent pratiquement jamais battre un cœur derrière toutes ces notes accumulées. De temps à autre, on sent un peu de passion, un peu de chaleur, même au risque de déranger cette belle ordonnance. Mais non, Natalia Gutman reste comme enfermée dans un monde totalement extérieur au nôtre. Et, lorsqu'elle se permet une audace, c'est pour délimiter fermement sa sonorité dans l'admirable *Sarabande* de la *Suite* en do mineur, ce qui tue risiblement et à coup sûr l'émotion.

Si seulement cette impeccable, trop impeccable artiste s'empouillait par instant son violoncelle pour nous prendre à témoin, pour nous interpeller, et pour nous crier que Bach c'est superbe... Mais non, elle garde ses émois pour elle, et nous restons sur notre faim. Et puis, tout cela est justifié par les *Marx* de Kork, avec leur peu d'archet et un abus colossal du détaché. Comme Natalia Gutman ne nous fait grâce d'aucune reprise, son récit dure plus de trois heures, ce qui semble d'autant plus long que, comme disait le poète, « l'heure n'agit qu'un jour de l'humanité ».

Et l'incontournable prouesse technique que représente un tel exploit ne suffit pas à elle seule à combler notre attente.

PIERRE-PETIT

Al Jarreau débarque en Normandie



Al Jarreau, artiste de la surprise. (DR)

« Très honore, très flatté d'avoir été choisi », Al Jarreau est de passage, au Casino de Deauville, ce soir, dimanche 14, vendredi, dans le cadre des célébrations du cinquantenaire du Débarquement. Le plus populaire des chanteurs de jazz américains avait juste quatre ans en 1944, et sa venue en Normandie coïncide avec la sortie de *Tenderness*, son nouvel album (chez WEA).

« L'album devait s'intituler *Dinosaur*, dit-il, mais je crois que l'on a trouvé que ce ne serait pas très bon pour le marketing. » Comme si on acceptait à peine que Jarreau rassemble de vieux amis, des disques de Marcus Miller à la basse et à la direction musicale, Steve Gado à la batterie, Joe Sample et Philippe Saisse aux claviers, Eric Gale à la guitare, Paulino da Costa aux percussions, les saxophonistes David Sanborn, Henry Garrett et Michael Brecker.

Exécution en concert à Caudebec (100 places), Orléans (117 places) et Paris-Saclay (4 places).

de *She's leaving home* des Beatles à *We got by* qui fut le premier tube d'Al Jarreau, en version revue et corrigée. On y retrouve Al à son meilleur niveau d'instrumentiste de la voix, tendre et fantasque, artiste du rebond et du surprise.

B. D.

CINÉMA

« L'Irréso » de Jean-Pierre Ronssin

Le fuyard et l'enquiquineuse

Le jeu des portraits a toujours excité l'imagination des artistes français. Les hommes de lettres s'y intéressent depuis La Bruyère, les hommes de notes depuis Couperin, les hommes d'images depuis Feuillade, Co-scénariste de la si jolie *Discret* de Christian Vincent et auteur de divers courts métrages, Jean-Pierre Ronssin tente aujourd'hui une approche du caractère de *L'Irréso*, c'est-à-dire d'un homme qui se débrouille avec des décisions les plus urgentes, qui ne sait dire ni oui ni non, surtout aux femmes qui campent simultanément dans sa vie. Non par lâcheté, mais par une sorte d'indolence. Non par peur consciente de choisir mais par blocage mental inexplicable.

Cet *Irréso*, c'est Vincent Lindon. Plus sympathique, tu meurs ! À la fois décontracté et inquiet des agacements que son indécision suscite chez les autres. Innocent, tranquillement satisfait mais éternel fuyard. Pas égoïste pourtant. Plutôt tendre et même antipathique. Paniqué seulement du bonheur qu'il craint de perdre en savourant celui qu'il a gagné.

L'analyse est subtile. Le comédien joue d'ironie, d'intelligence et de poésie. L'erreur du scénariste reste de ne l'affronter qu'à une situation unique. À laquelle des trois favorites

qu'il accueille alternativement dans son lit accordera-t-il sa préférence définitive ? Tout le monde hésiterait au vu de ses trois partenaires, toutes si jolies et si différentes. Les péripéties sont divertissantes, le dialogue drôle. Mais l'ensemble est finalement répétitif, on a tout très vite compris. Jean-Pierre Ronssin s'en est méfié.

Il a échappé au danger de monotonie en filant les portraits des personnages secondaires. Chacun deux devient le héros de deux ou trois séquences qui font en définitive de son film une juxtaposition de courts métrages dont Vincent Lindon est le dénominateur commun. Dès que Sandrine Kiberlain apparaît sur l'écran, le ton, le rire, l'énergie des répliques montent de plusieurs crans. Elle est à la fois la passionnée et l'enquiquineuse type. Celle qui par son impatience fait basculer dans la querelle les plus euphoriques instantanés. Qui revendique plus de quatre à obtenu un peu. Elle pratique en virtuose l'art de compliquer les choses, elle en a l'irrésistible penchant. Le drame la rend à l'aise.

C'est elle le véritable intérêt du film. Même si Thiam est bien amusante et Barbara Shuit bien écorchée.

Claude BAIGNÈRES

DANSE

Lander, Robbins et Forsythe
à l'Opéra

Isabelle Guérin superstar

Excellent programme, varié et bien équilibré. Certes, il réunit trois ouvrages déjà maintes fois affichés à l'Opéra Garnier, mais trois joyaux du répertoire que l'on s'avoue toujours avec la même gourmandise, d'avant plus que les changements de distribution en ravivent le plaisir.

Etudes est un grand classique qui, comme son nom l'indique, jette un coup de projecteur sur le travail quotidien des danseurs à la barre, dans une présentation magnifiée et chorégraphiée par Harald Lander. Les danseuses en tutus noirs blancs, impeccables alignées, lèvent la jambe avec la discipline d'un bataillon de girls. Le ballet est mené par Elisabeth Hurn et Manuel Legris, étoiles lumineuses, ex-prémier danseur d'Opéra qui les égale en virtuosité et les surpasse en ardeur.

Avec Manuel Legris et la ravissante Fanny Gaida, nous pénétrons ensuite dans l'univers magique de Jérôme Robbins. Ici tout est poésie, frémissantes lames et passion naissante, apaisée ou tourmentée. Elisabeth Platei

et Kader Belarbi rayonnent de noblesse et de générosité. Le ballet culmine avec l'entrée du troisième couple, explosif et fascinant, après *Le Bayadère* et *Le Parc*, Isabelle Guérin et Laurent Hilaire forment un duo exceptionnel dans l'émotion comme dans la violence. Ils sont aujourd'hui les superstars de la danse, à l'égal des célèbres Alessandra Ferri et Julio Bocca.

Isabelle Guérin et Laurent Hilaire dominent également par leur énergie et leur rigueur inaltérable, *In the middle*, *somewhat elevated* de William Forsythe, un grand classique contemporain toujours aussi percutant. Mais sa force et sa tension diffèrent suivant les interprètes et les distributions. Après Letaslu et confirme son autorité et des dons spectaculaires tandis que Lionel Delanoe, un artiste exceptionnel lui aussi, y fraîche toujours comme un poisson dans l'eau.

René SIRVIN

Palais Garnier, 19 h 30, jusqu'au 21 juin

EN BREF

Pluie de dollars pour « Jurassic Park »

Depuis son lancement en juin 1993, le film de Steven Spielberg *Jurassic Park* a déjà dégagé plus de 800 millions de dollars de recettes dans le monde entier. Il a également dépassé le milliard de dollars en vente de produits dérivés : jouets, livres, vêtements, jeux vidéo et Nintendo, etc.

Ciné drive-In à Bruxelles

Comme tous les dix-septième cinq ans, l'Épave du Cinquantenaire à Bruxelles se transforme en ciné drive-in, avec écran géant, tous les ven-

dreis, samedis et dimanches, du 2 juillet au 28 août. Avec ou sans voiture, c'est dans une ambiance animée, soignée que l'on peut revoir les grands films des trente dernières années. Ouverture des portes à 20 h 30, séance à 22 heures.

Abbado Prix Ernst von Siemens

Claudio Abbado, patron de la Philharmonie de Berlin et directeur du Festival de Pâques à Salzbourg, vient de recevoir le Prix Ernst von Siemens d'un montant de 250 000 D.M. (760 000 francs). Considéré comme le Nobel de la musique, ce prix a été décerné par l'Académie bavaroise des Beaux-Arts à Claudio Abbado pour son engagement en faveur des jeunes musiciens.

LES NOUVEAUX FILMS

■ ANNÉES D'ENFANCE

VO - Les Trois Luxembourgeois (67), Gaumont Marignan-Concord (81), Gaumont Gobelins (13), Les Montparnasse (14).

■ IN CUSTODY

VO - Gaumont Les Halles (11), Studio des Ursulines (53), Gaumont Ambassade (6).

■ IRRÉSOLU (L')

Forum Horizon (11), U.G.C. Danton (6), U.G.C. Montparnasse (6), Saint-Lazare-Pasquier (8), U.G.C. Biarritz (8), U.G.C. Opéra (9), U.G.C. Lyon Bastille (12), U.G.C. Gobelins (13), Mistrail (14).

U.G.C. Convention (15), Le Gambetta (20).

■ LE JOUEUR DE VIOLON

Ciné Beaubourg (13), 14 Juillet Odéon (6), Gaumont Opéra Français (9), Gaumont Gobelins (13), Gaumont Alésia (14), Sept Parisiens (14), Gaumont Convention (15).

■ LES LEÇONS DE LA VIE

VO - Forum Horizon (11), U.G.C. Danton (6), U.G.C. Normandie (8), Sept Parisiens (14), U.G.C. Convention (15).

VF - U.G.C. Montparnasse (6), Paramount Opéra (9), U.G.C. Lyon

Bastille (12), U.G.C. Gobelins (13), Mistrail (14).

■ PARANO

Max Linder Panorama (9).

■ TOUR D'ÉCROU

VO - Grand Pavlov (15).

REPRISES

■ FAT CITY

VO - Les Trois Luxembourgeois (6).

■ GUERRE ET AMOUR

VO - Élysées Lincoln (8).

■ ORANGE MÉCANIQUE

VO - Cinéoches (6), Sept Parisiens (14).

L'OLYMPIA ET NOSTALGIE PRÉSENTENT

EN ACCORD AVEC RAYMOND GONZALEZ

NINA SIMONE

LES 16-17 ET 18 JUIN 1994

LOCATIONS:
FNAC, VIRGIN MEGASTORE, AGENCES
MINTEL : 36.15 OLYMPIA
PAR TÉLÉPHONE : 47.42.25.49



NOSTALGIE

Inauguré hier

L'American Center, un bâtiment tristement sexy

L'American Center ouvre ses portes dans le parc de Bercy.
Il est signé par l'architecte Frank Gehry, souvent très inspiré. Las, pas à Paris!



Après sept années de léthargie, l'American Center se réveille à l'est de Paris dans le nouveau quartier de Bercy. La presse américaine ne tant pas d'élégies sur ce nouveau bâtiment.

Frank Gehry :
« Bercy est terrifiant ! »

Frank Gehry : « J'ai interprété le contexte parisien. »
(Photo Arcadis)

LE FIGARO. — Comment faut-il comprendre l'American Center ?
FRANK GEHRY. — Le contextualisme est une religion pour un architecte. A Los Angeles, je construis des bâtiments qui collent au contexte de la ville. Mais quand les gens prennent des photos, ils ne prennent jamais le contexte alors on dit que je suis lou. En France, je respecte le contexte. On me dit que ce n'est pas du vrai Frank Gehry, je ne suis pas d'accord ! L'American Center c'est mon interprétation du contexte parisien.
— Dans ce contexte contraignant avez-vous eu assez de liberté pour vous exprimer ?
— Je ne suis senti libre. Mais le budget était très serré, très limité. C'était très difficile.

— Votre bâtiment est la pièce maîtresse d'un nouveau quartier de Paris. Que pensez-vous du parc de Bercy ?
— Terrifiant ! Avant, le parc de Bercy était magnifique. Ce lieu avait beaucoup de caractère avec ses parcs, ses étangs et ses arbres. Je peux comprendre qu'on ait eu envie de construire quelque chose. En fait, j'ai proposé à l'American Center de ne pas construire un nouveau bâtiment mais de réutili-

bâtiments existants. Nous avons été franchement déçus.
Enjeu d'architecture, le nouvel immeuble de l'institution qui a coûté 238 millions de francs, n'a pas été mis au concours.

Dès l'été 1987, Judith Pissarro présente du centre, et son équipe dirigée par l'ingénieur Henry Pillsbury, ont commencé à auditionner dix architectes de renom (Meier, Graves, Gehry groupe Sile...). Exclusivement des Américains.

Frank Gehry a été choisi sur interview au moment où il achevait son premier travail en Europe, le Villa Design Museum de Weil am Rhein en Allemagne.

C'est la seconde fois qu'il intervient en France pour le compte de clients américains. Disney lui avait confié la réalisation d'un centre commercial pour son parc de Marne-la-Vallée. Mais c'est bien à Paris, en front du parc de Bercy, face à la Bibliothèque de France, que nous étions en droit d'attendre un événement.

L'American Center se veut une réponse au contexte parisien, dit Gehry. On a du mal à le suivre.
Pourtant, la France n'est pas étrangère à l'architecture américaine. Il y a vécu un temps dans les années 60. On ne peut pas dire non plus que le contexte de la ZAC de Bercy composée d'une série de petits bâtiments soit spécialement désordonné. Il n'y a pas plus tenu que cette symphonie architecturale orchestrée par Jean-Pierre Buffi sur un bon

tempo de modernité. Mais voilà, Gehry nous la joue pibroque sur un concept de ville miniature. Absurde !
Habité de pierre de Saint-Maximin et d'acier galvanisé, l'American Center présente plusieurs faces dont certaines sont indescriptibles. Côté rue c'est plutôt calme. On sent juste un petit frémissement dans ce léger soulèvement en bas de la façade qui abrite les logements pour résidents. Puis à l'air et à mesure que l'on s'avance vers le parc, le bâtiment s'anime, devient plus en plus sculptural. Tous les éléments de façade participent au jeu pour montrer visuellement que l'American Center est bien actif. Mais chaque sans réelle conviction, le bâtiment tient plus de la gestuelle qu'autre chose. Gehry aurait-il été brisé par les règlements d'urbanisme parisiens ?

Il s'en défend. Le seul casse-tête qu'il reconnaisse est le traitement de ce pas coupé imposé par la Ville de Paris, qui a l'obligé à travailler cet angle plusieurs fois en forme. D'où cet amas de 27 mètres de haut. Qui est donc passé le légendaire mur de Gehry qui prometait, entre autres, un toit onduleux comme « le japon d'une ballenerie ».

Tant mieux pour l'utilisateur, l'intérieur réserve une meilleure surprise. Une fois passé sous un auvent de zinc, on découvre un grand atrium original avec une belle mezzanine, véritable cœur du bâtiment. Tous les espaces de l'American Center sont très variés dans leur configuration. Si les salles entières n'ont pas vraiment d'intérêt, la caténa s'élève sur un haut-pied, offre une vue sur le parc et la Bibliothèque de France. Et si le théâtre bleu et rouille de 100 places n'a rien de grandiose, même avec ses loges et décrochement, l'art contemporain s'est réservé la part du lion au cinquième étage dans un bel espace tout en longueur.

Par ailleurs, de multiples recoins, à l'intérieur comme à l'extérieur, sont propices à d'autres installations artistiques. Fonctionnel à l'évidence, ce bâtiment tourmenté et paradoxallement fade comme un navet.

On peut s'interroger : pourquoi les plus grandes signatures étrangères de l'architecture contemporaine invitées en France nous réservent-elles des œuvres de série B ?

Normis l'impeccable siège de Canal Plus signé Meier et la propre pyramide de Pei au Louvre, les grandes stars internationales peuvent également préfigurer de petits projets, si l'on en juge par leur intérêt : Koto Tange et son médiocre Grand Ecran de la place d'Italie à Paris, Norman Foster et son farde d'acier à Nîmes, Willem Alstorp et son extravaganza du département à Marseille.

Que de rendez-vous manqués !

Francis RAMBERT

Le défi de Judith Pissarro

Avec Henry Pillsbury, elle a créé le nouveau centre.
Avant d'être remplacée par une nouvelle équipe.

En 1977, un collectionneur américain, Georges Colliak, conseille à Judith Pissarro de prendre la direction de l'American Center de Paris. A l'époque, l'institution vit des jours difficiles boulevard Raspail. Après avoir été un simple club pour les Américains puis un centre d'avant-garde attirant les artistes contemporains, il subit le contrecoup de la guerre du Vietnam et de l'antiaméricanisme ambiant.

Mais Judith Pissarro, secondée dans cette aventure par l'excellent directeur artistique Henry Pillsbury, relève le défi. Cette Américaine née à New York aime la musique et l'art contemporain depuis son plus jeune âge, au point d'en faire son métier. En 1962, elle a fondé « The Composers speaks », une association destinée à promouvoir la musique d'avant-garde, puis elle a été la Compagnie du danseur Cunningham avant d'être nommée directrice musicale de la Brooklyn Academy et d'épouser un avocat.

En quelques mois, Judith Pissarro ramasse

quelque 750.000 dollars auprès de mécènes privés, et le centre devient une plaque tournante de la danse, de la vidéo et des arts plastiques. Les difficultés arrivent en 1985, car il devient plus problématique de louer le bâtiment pour poursuivre le « living » d'urgence.

Pourtant, lorsque Jacques Chirac propose d'implanter l'American Center à Bercy, elle accepte. Le bâtiment de l'American Center sera vendu pour 220 millions de francs en 1987. Et la quelle au financement recomposé. Le plus en plus le BNP apportait au total quelques 7 millions de dollars.

Quant au choix de Frank Gehry, « il était ambassadeur de vouloir embailler Paris, le capitale culturelle de l'Europe », affirme Judith Pissarro, qui voyait hier la construction de dix-neuf années d'acharnement.

Nadège FORESTIER

Point de vue

L'Europe ne mérite pas ce silence

« L'Europe commence là où se bâtit sa culture », dit le directeur des affaires culturelles de la Ville de Paris, qui rappelle les expériences réussies dans ce domaine.

Si certains thèmes ont semblé à leurs défenseurs dignes de constituer la raison d'être première d'une liste de candidats aux élections européennes du 12 juin, il n'en est pas de même pour la culture.

Si l'on excepte les récentes déclarations de notre ministre de la Culture et de la Francophonie, la campagne électorale dans son ensemble fait une place assez discrète aux questions culturelles. Les intellectuels eux-mêmes, parfois illustres, pourtant très largement engagés, et qui ligotent sur la plupart des listes en présence, ne semblent pas placer ces questions au premier rang de leurs préoccupations, au moins dans l'état actuel de leurs déclarations.

PAR JEAN-JACQUES AILLAGON

Est-il besoin, pourtant, de rappeler que la culture est un fondement essentiel de l'espace européen et de son identité ? Qu'elle est l'un des meilleurs ciments de son unité ? Quelle est la source même de l'idée d'Europe, du désir d'Europe ? N'est-ce pas ce désir que ressentait déjà, en 1870, Victor Hugo, exilé à Guernessey, et dont témoignent son journal du 17 juillet de cette année : « Il y a trois jours, le 14 juillet, pendant que je plantais dans mon jardin le chêne des Etats unis d'Europe, la guerre éclatant en Europe... Dans cent ans, il n'y aura plus de guerre... et le chêne sera grand ».

Au-delà de la diversité des langues et des traditions — diversité qui fait sa richesse —, l'Europe est un espace culturel commun, structuré autour d'une histoire commune, par les douleurs d'un patrimoine commun, de valeurs communes. Cette dimension européenne, les acteurs de la vie culturelle de chacun des pays membres de l'Union l'ont toujours pleinement intégrée. Le nombre et la qualité des coproductions européennes en matière de cinéma, de théâtre, de télévision, d'art lyrique, d'expositions, témoignent du fait que l'Europe est un véritable espace commun de la création et de la diffusion.

Les exemples en sont nombreux. On peut ainsi citer, dans le domaine du théâtre, les actions de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, du Théâtre de la Colline ou du Festival d'automne avec la présentation, lors de sa prochaine édition, du nouveau spectacle de Luc Bondy, coproduit avec la Schaubühne de Berlin). Dans celui de l'art lyrique, on peut, de même, évoquer l'action du Théâtre du Châtelet, qui multiplie, sous l'impulsion de son directeur Stéphane Lissner, les initiatives communes avec Cardiff — on se souvient de ce remarquable *Peñales et Mélanie* —, avec Covent Garden, ce sera le 25 septembre prochain pour le *King Arthur* de Purcell, et bien entendu avec Francfort, pour ce qui est du ballet. Dans celui des arts plastiques, on peut citer l'exemple de certaines expositions — comme celle que consacra l'actuelle dernière du Musée d'Art moderne de la Ville de Paris au peintre Gerhard Richter — qui mobilisent l'ensemble des grandes institutions européennes, comme le centre Reina-Sofia de Madrid ou le Musée de Bonn.

La très grande vitalité des réseaux qui ordonnent cet espace repose en grande partie sur l'initiative des institutions nationales, régionales, locales, publiques ou privées, sur le dynamisme de ceux qui les animent. Elle s'appuie également sur certaines expériences transnationales remarquables (comme celle de l'association RomaEuropa, ou, si l'on considère l'Europe au sens large, celle de l'association le Pont-Neuf, tournée avec dynamisme et générosité vers les pays d'Europe centrale).

Art, chaîne culturelle franco-allemande, témoignage de ce même mouvement et, tout en révélant combien il est difficile de traiter, à travers les programmes, la grille, la maquette même de la chaîne, des publics dont les sensibilités, les habitudes, les réflexes sont différenciés, ouvre la perspective d'une télévision dont l'objet serait justement cette culture commune à toute l'Europe, cette culture à partager et à enrichir ensemble.

Si la culture est un enjeu européen, c'est aussi parce que les institutions européennes, en particulier la Commission de l'Union européenne, et son commissaire, Joao de Deus Pinheiro, sont amenés à y intervenir de plus en plus fréquemment, en développant des programmes d'incitation, de coordination ou de soutien, notamment dans le domaine du patrimoine, dans celui de la production audiovisuelle, avec les programmes Média ou Europa, dans celui de la littérature, par le biais de l'aide aux traductions, ou dans celui, essentiel, de la formation, par le biais du programme Erasmus.

Plus important encore, le fait que les textes européens dessinent le cadre réglementaire de certains secteurs tout particulièrement sensibles, avec les programmes de lecture publique de chacun des Etats membres. L'exemple de la négociation du Gatt me semble, à cet égard, significatif, du fait que la culture est un enjeu européen, et que les industries culturelles relèvent aujourd'hui dans une large mesure de la compétence de l'Union.

C'est le rôle moteur qui par la France, et par son ministre de la Culture, Jacques Toubon, dans la signature de ce traité, a permis, à la fin de l'année 1993, une très large prise de conscience de l'importance de l'enjeu culturel européen.

Même si, aujourd'hui, d'autres problèmes plus urgents, plus dramatiques, mobilisent l'attention des candidats, celle des médias et celle des électeurs. Il me semble pourtant essentiel de ne pas perdre de vue que l'Europe commence aussi à Athènes, à Paris, à Londres, à Amsterdam, à Madrid... L'Europe commence là où se bâtit sa culture, là où souffle son esprit.

C'est ce qui met en évidence, depuis plusieurs années, les sessions annuelles des capitales culturelles de l'Europe — hier à Paris, aujourd'hui Lisbonne. L'espace de la politique culturelle ainsi toujours s'élargit, et dans le même temps que l'intérêt général nous impose de regarder la France dans le miroir du politique parisien, l'avenir nous invite à porter notre détermination jusqu'aux bornes de ce cher Vieux Continent.

J.-J. A.

En mémoire

LA CHRONIQUE

de Pierre MARCABRU

tes par erreur, ils n'avaient que le tort de se trouver là.

L'immeuble néoclassique qu'ils laissent aujourd'hui si on les renouvellerait donnerait plus sûrement à réfléchir que les grands cinémas militaires sur la folle de la singularité d'un conflit ou, pour la première fois, l'homme désarmé par le même prix que l'homme armé.

La destruction des palais, des palais architecturaux, l'agonie, parfois plus cruelle encore que celle du soldat, de milliers d'êtres sans défense, étalés au triomphe de la liberté, de la justice et du droit.

Si ces bombardements eu-

rent lieu, et dans des conditions parfois aléatoires, c'est que la machine de guerre existait, et que la victoire était à ce point.

Mais ces êtres de chair et de sang qui ont été sacrifiés, comme une première vague d'assaut, parce qu'ils étaient les premiers à mourir, ont-ils aujourd'hui leur juste place dans ce grand cérémonial où le passé refait surface ?

Certes, ils sont morts dans l'instant, sans savoir, sans avoir choisi leur destin, nous avant dans l'action, seulement dans l'attente et dans l'angoisse, mais ils furent des hommes acceptés, presque programmés, et comme offerts en holocauste pour que les vents ne soient pas contraires. Les oublier, c'est admettre que leur mort était absurde et purement accidentelle.

Se rappeler leur tragédie, dont ils furent les acteurs involontaires et parfois innocents — ce qui est la nature même du tragique —, c'est connaître que, d'une certaine façon, mystérieuse, elle était nécessaire, et qu'elle fut, aussi, l'effacement de la libération de l'Europe.

Mais c'est, peut-être, demander à l'humanité de se souvenir de ses hommes.

P. M.